

ROMANS
ADD

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

BRISSE GLACE

ACTES SUD JUNIOR

BRISE GLACE

“Et toi, tu es qui ? La question se perd dans le brouhaha du bar, mais les mots m’ont atteint, là, juste en dessous de la poitrine. Moi. Qui je suis. Il y a un moment où c’était facile de répondre. J’étais le fils de mes parents. Le bon-élève-presque-premier-de-la-classe. Un des trois du trio inséparable. Et puis, tout a explosé. Maintenant, je ramasse les pièces du puzzle et essaie de créer un nouveau tableau.”

Solitaire, secret, Aurélien n’aspire à rien d’autre qu’à oublier et se faire oublier. Mais dans son lycée, Thibaud semble s’être focalisé sur lui, décidé – pour quel motif ? – à briser la glace et gagner son amitié.

BRISE GLACE

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.
Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2011
ISBN 978-2-330-01181-9

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD 

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

BRISE GLACE

1

JE REGARDE PAR LA FENÊTRE la pluie qui s'abat sur la cour du lycée. Je soupire.

Je suis dans la salle G124, bâtiment G, 1^{er} étage. C'est la salle dans laquelle ont lieu tous les contrôles de plus d'une heure – que des tables individuelles, pour décourager les tentatives de pompe.

Aujourd'hui, c'est devoir de français. Quatre heures. Je jette un coup d'œil à mes camarades, les premières L. On est mardi après-midi. En novembre. Tout est gris. Presque aussi gris que sur la photocopie du tableau que j'ai devant moi – tableau qui est censé servir de tremplin à une expression écrite. *Le travail d'invention*, ça s'appelle : on te colle une image et tu dois te baser dessus pour raconter une histoire. L'intitulé est très clair : “En vous inspirant de l'atmosphère du tableau de Friedrich, imaginez le voyage dont rêve le personnage. Vous utiliserez la première personne et un registre au choix parmi les quatre proposés : lyrique, épique, tragique et fantastique.”

À côté, la reproduction dudit tableau. Le nom de l'artiste et ses dates de naissance et de mort : Caspar David Friedrich (1774-1840). Le titre : *Voyageur contemplant une mer de nuages*. 1818, peinture, 74,8 x 94,8 (Kunsthalle, Hambourg).

Je sais où se trouve Hambourg.

Mon père y est allé une fois, pour son travail. Il y avait un Salon de jenesaisquoi. Mon père se rend souvent dans des lieux improbables pour assister à des salons encore plus improbables, genre le “Salon du verrou” ou le “Salon de la protection individuelle”. Il est représentant pour une entreprise qui joue sur les peurs des habitants des quartiers résidentiels. Il fournit à ses clients toute une panoplie censée empêcher les intrus de pénétrer chez eux. C'est un marché en pleine expansion dans une société où tout le monde a peur de tout.

Si je devais décrire la vie de mon père, j'hésiterais entre l'épique et le tragique. Je n'opterais en aucun cas pour le lyrique. Et surtout pas pour le fantastique.

De Hambourg, il m'a rapporté un nouveau type de cadenas pour mon scooter – le top du top avec fermeture à distance et code secret évolutif.

Il n'a jamais marché.

Un raclement de gorge.

Je reviens à la salle. Je n'ai toujours pas écrit une ligne. J'aperçois F. X. qui mâchouille son crayon de papier, Florent qui dessine sur une feuille blanche depuis le début de l'épreuve, et Gladys qui bâille sans grâce.

Évidemment, je ne suis pas le seul à être bloqué. Mais je suis sans doute le seul à être bloqué à cause du trop-plein.

Je me souviens, quand j'étais plus petit, mon livre préféré, c'était *Les Mots doux*, l'histoire de Lola, une petite marmotte qui se réveille un matin avec des mots doux à distribuer parce que c'est un de ces jours où elle aime tout le monde, mais personne n'a le temps de l'entendre, ses parents la houspillent, la maîtresse s'occupe de quelqu'un d'autre, son amoureux joue l'indifférence et ses copines l'excluent. Alors, ses mots doux se calent dans sa gorge et ne veulent plus sortir, jusqu'au repas du soir, où tout le monde s'inquiète tout à coup, parce que Lola ne va pas très fort.

Je ne vais pas très fort.

Mais ce ne sont pas des mots doux qui se terrent dans ma gorge.

C'est de la glace.

Et sous la glace, il y a ce bouillonnement de mots durs. Je ne parviens pas à les canaliser en phrases, à les articuler en paragraphes. Les phrases se télescopent, les mots s'entrechoquent. Depuis que j'ai vu le sujet, j'ai le cerveau en ébullition.

Simplement parce que c'est moi, ce mec, en haut de la montagne. De dos. Contemplant la mer de nuages en dessous de lui. Sa canne à la main. Impossible de savoir s'il est là pour seulement observer et jouir du paysage. S'il va redescendre par le sentier que l'on devine, sentir l'humidité dans tous ses membres, les

nuages qui l'entourent, le frôlent, le font disparaître à la vue du monde et sortir, encore enveloppé de brouillard, dans un paysage différent.

Ou s'il va sauter.

Parce qu'il se pourrait bien qu'il saute.

Pour moi, ce gars-là, il est totalement désespéré. Il va se jeter dans le vide, il le sait, il l'a prémédité. C'est son dernier voyage.

Sauf qu'évidemment, si j'écris un truc pareil, la prof va carrément flipper, je la connais, elle est capable de remuer ciel et terre, d'avertir l'administration, l'assistante sociale et de téléphoner à mes parents – *vous n'avez rien remarqué dernièrement, prises de substances illicites, dépression, isolement ?*

Je ne peux pas faire ça à mes parents – ajouter le poids extérieur au fardeau intérieur. Ils ne le méritent pas.

Non, comme d'habitude, je vais torcher un truc pourri qui me vaudra un 08/20 et je prendrai mon petit air désolé, accompagné d'un soupir mélancolique, au moment où la prof rendra les copies. Je lâcherai : "Ah là là, et pourtant, j'ai donné le meilleur de moi-même." Et elle, elle compatira. Elle n'est pas méchante, la prof de lettres. Elle est coincée dans son rôle comme moi dans le mien. C'est tellement hypocrite, parfois, l'éducation.

OK – allons-y. Je vais commencer tranquille par l'évocation de la montée, au petit matin, par le sentier des douaniers. Quelques lignes sur la splendeur du paysage, les petites fleurs, la nature qui s'éveille à la vie,

les flancs de la montagne (elle va aimer ça, les “flancs” de la montagne, sans faute d’orthographe). Poursuivre avec le miracle du panorama, une fois au sommet, et la conviction que de l’autre côté de la frontière, il y a une nouvelle vie, peut-être un nouvel amour, une nouvelle histoire (c’est vraiment pourri, on dirait une chanson de l’Eurovision), voilà, plein d’optimisme crétin, elle va adorer, elle va pouvoir en même temps sourire et se lamenter de ma naïveté. Demain, elle va arriver en salle des profs et, à la cantonade, elle va lancer : “Dites donc, les premières L, ils sont mignons mais ils ne sont quand même pas très futés.”

Mignon et pas futé.

J’aimerais bien être comme ça.

Sauf que je ne suis pas mignon.

Je n’aimerais pas avoir une bonne note, de toute façon.

Je n’aimerais pas voir tous les visages se retourner vers moi et me fixer, avec cette étincelle de curiosité, tout à coup – *tiens, il est comme ça, lui, bon en français, je ne l’aurais pas imaginé.*

Tout ce que je veux, c’est passer inaperçu. Le genre d’élève dont le prof ne se rappelle plus, une fois les autres partis, s’il était absent ou pas.

Jusqu’à présent, je me débrouille plutôt bien.

Je suis arrivé en septembre dans ce lycée. J’ai passé mon année de seconde à l’autre bout de l’agglomération, mais ils n’offraient plus de première littéraire, alors voilà, j’ai déménagé. Ce n’est pas comme si c’était

la première fois. J'ai changé d'établissement trois fois en trois ans – déménagement de mes parents, passage au lycée et orientation vers le littéraire. Évidemment, dans ces conditions, comme dirait ma mère à la réunion parents-profs, ce n'est pas facile de se faire des amis.

En même temps, je n'en cherche pas.

Je serais plutôt du genre solitaire.

Ma mère, ça l'inquiète.

Je sais bien faire ça – inquiéter mes parents. C'est comme un don.

Bon, ce n'est pas tout ça, mais j'ai un devoir à finir. Alors, comment on termine ce torchon ? Julien – oui, je l'ai appelé Julien, le mec en haut de la montagne, c'est bien, Julien, c'est un prénom qui ne se démode jamais – est ravi parce qu'il a confiance en l'avenir et qu'il sait que, sur l'autre versant, il va retrouver la jolie Manon (pareil, ça, Manon, ça peut te faire XVIII^e siècle, facile) et qu'ensemble, ils vont aller de l'avant, fonder une famille, entendre rire les enfants et puis ensuite vieillir, se décatir, divorcer sans doute parce qu'ils se gonfleront mutuellement et puis crever comme des chiens à la fin, seuls et se demandant bien ce qu'ils ont foutu sur terre.

Nan, je déconne.

J'arrête après "rire les enfants".

Mine de rien, j'ai rempli presque trois pages en moins de deux heures. Un peu plus et je serais fier. Je pourrais me lever et quitter la salle. Mais j'imagine bien le regard des autres sur moi – et ça, je ne supporte pas.

Je préfère attendre que ça sonne, qu'il y ait tout un brouhaha de chaises qui grincent sur le carrelage, de soupirs et de derniers mots griffonnés sur le papier. Je me fonds bien dans la masse. Je suis sûr que la prof va avoir un doute – *est-ce qu'il me l'a bien rendu, son devoir ?* –, vérifier dans le paquet et se rendre compte que, *oui, tiens, c'est bizarre, je n'en ai aucun souvenir.*

Le plus dur, ce n'est pas les moments que je passe en classe. Il y a toujours des stratagèmes pour se faire oublier, en classe. C'est dehors que ça coince. Au moment de la récré. Le midi, après la cantine. Ou alors là, quand on a un trou dans l'emploi du temps.

Parfois, je m'agglomère.

Je me joins à un groupe préexistant, des élèves de ma classe qui attendent dans la file pour aller manger, ou qui forment une cohorte, à la petite grille du lycée. Ils sont bien un peu surpris par ma présence, mais ils ne me rejettent pas. Ils ne sont pas comme ça. Ils m'incluraient bien, en fait – c'est moi qui ne veux pas être inclus. Enfin, c'est plus compliqué que ça. J'ai envie, je n'ai pas envie, ça change tout le temps, c'est épuisant. Je suis épuisant, comme mec.

Les gens de ma classe, ils m'aiment plutôt bien, je crois. Je ne fais pas d'histoires. Je ne donne jamais de la voix pour imposer mon avis. Je ris aux blagues. Ça suffit pour être accepté. Surtout que je n'en demande jamais davantage. Ce que je veux, c'est faire partie d'un tout – mais sans qu'on s'adresse à moi de façon personnelle.

Je sais, c'est impossible.

Là, particulièrement.

Après un devoir, il y a chaque fois des questionnements, des incertitudes, des demandes de précisions, des “Et toi, t’as mis quoi ?”, des “Tu crois ?”.

Il faut que je me trouve un coin tranquille. Un banc à l’écart. Et surtout que j’aie l’air affairé. Je vais me plonger dans le cours d’anglais, tiens. Les langues étrangères, c’est bien pour oublier. On peut se faire croire qu’on s’appelle James ou Peter et qu’on a une vie très différente. *A very different life*. Rien qu’en le disant, ça va déjà mieux.